

**Espionne-interprète**

# Jeannie de Clarens entre dans l'Histoire

« *L'héroïsme n'est pas une question de choix, mais de réflexe. Cela relève du système nerveux central, pas du cerveau supérieur.* » C'est ainsi qu'à la fin de sa vie, Jeannie de Clarens, espionne-interprète née à Saint-Brieuc en 1919, évoquait son rôle majeur dans la Résistance. Son fils, et l'auteur d'une biographie à paraître, témoigne.

L'histoire des femmes, souvent, reste muette. Pas cette fois. En 2018, Sciences Po Paris exhume de ses archives le nom d'une de ses anciennes élèves de 1937 à 1940, Jeannie de Clarens, et en baptise l'un de ses amphithéâtres. L'Histoire reprend alors son cours normal. « Normal » n'est sans doute pas le mot qui caractérise le mieux le parcours de Jeannie née Rousseau, au 55 rue des Jardins (aujourd'hui Alsace-Lorraine) à Saint-Brieuc. En 1943, alors qu'elle est dans la Résistance depuis 1941, sans aucune connaissance technique mais grâce à une mémoire photographique exceptionnelle – « *J'absorbais comme une éponge* » –, elle accumule de nombreuses informations sur les armes secrètes V1 et V2\* (bombes volantes) mises au point par les Allemands à Peenemünde. Son courage à collecter et à transmettre ces renseignements dans des circonstances

difficiles persuade le Premier ministre Winston Churchill d'entreprendre le raid sur Peenemünde. Cette action perturbe et retarde le programme des V1 et V2, sauvant ainsi des milliers de vies à l'Ouest et permettant d'épargner Londres sans aucun doute.

S'il s'agit là de son fait d'armes dans le réseau de résistance des Druides, une branche du réseau Alliance, la brillante intellectuelle, sortie major de sa promotion à Science Po en juillet 1940, ne manque pas de courage. Dès l'été 1940, alors qu'elle suit ses parents à Dinard, pour fuir Paris occupée, elle noue ses premiers liens avec la Résistance. Le maire de la ville, ami de ses parents, la sollicite pour un travail d'interprète afin de faciliter les négociations entre les services locaux et les autorités allemandes. Walter von Reichenau, commandant de la 6<sup>e</sup> armée, y a installé son quartier général. Très vite, elle est soupçonnée et

arrêtée en janvier 1941 par la Gestapo. Emprisonnée trois semaines à la prison de Rennes, elle est relâchée faute de preuves mais doit quitter la région. « *Ce fait est intéressant*, note Louis Carzou, journaliste et écrivain, dont l'ouvrage sur Jeannie de Clarens est à paraître. *Parce que la Gestapo lui interdit les zones côtières à ce moment-là, elle rentre à Paris et poursuit son travail de renseignement, à une plus grande échelle cette fois, en se rendant indispensable aux industriels français et allemands!* »

En effet, à Paris, elle trouve un poste de secrétaire dans un bureau de relations publiques, chargée des liens entre l'occupant et les industriels français. L'année suivante, elle est recrutée par Georges Lamarque, du réseau Alliance, qu'elle rencontre au hasard d'un voyage en train de nuit. Elle prend alors le nom de code d'Amniarix et réalise le plus grand exploit de ce réseau : elle se fait engager dans un organisme professionnel d'entente entre le patronat français et les services allemands à la recherche de fournisseurs.

En 1944, les Anglais décident de rencontrer Jeannie en terre britannique. La voie des airs étant exclue faute de pleine lune pour faciliter la navigation du pilote, c'est par la voie maritime que la mission est planifiée depuis Tréguier, peu avant le Débarquement. L'opération tourne au fiasco et elle est capturée. Arrêtée à Pleubian le 28 avril 1944 avec quatre de ses compagnons, elle est internée et « interrogée » à la prison de Rennes. Déportée au camp d'extermination de Ravensbrück où elle se distingue par des actes de rébellion, elle est ensuite transférée au camp de travail de Torgau puis au camp disciplinaire du petit Königsberg. Elle y prend la tête d'une fronde de détenues, expliquant aux autorités du camp



▶ Jeannie et Henri, peut-être en vacances sur l'île de Ré où ils séjournèrent tous les étés.

PHOTO DR

► Après les années de guerre, Jeannie de Clarens est restée une voyageuse infatigable. « Elle faisait le tour du monde deux fois par an. Elle avait besoin de se rapprocher des autres », raconte son fils Pascal.

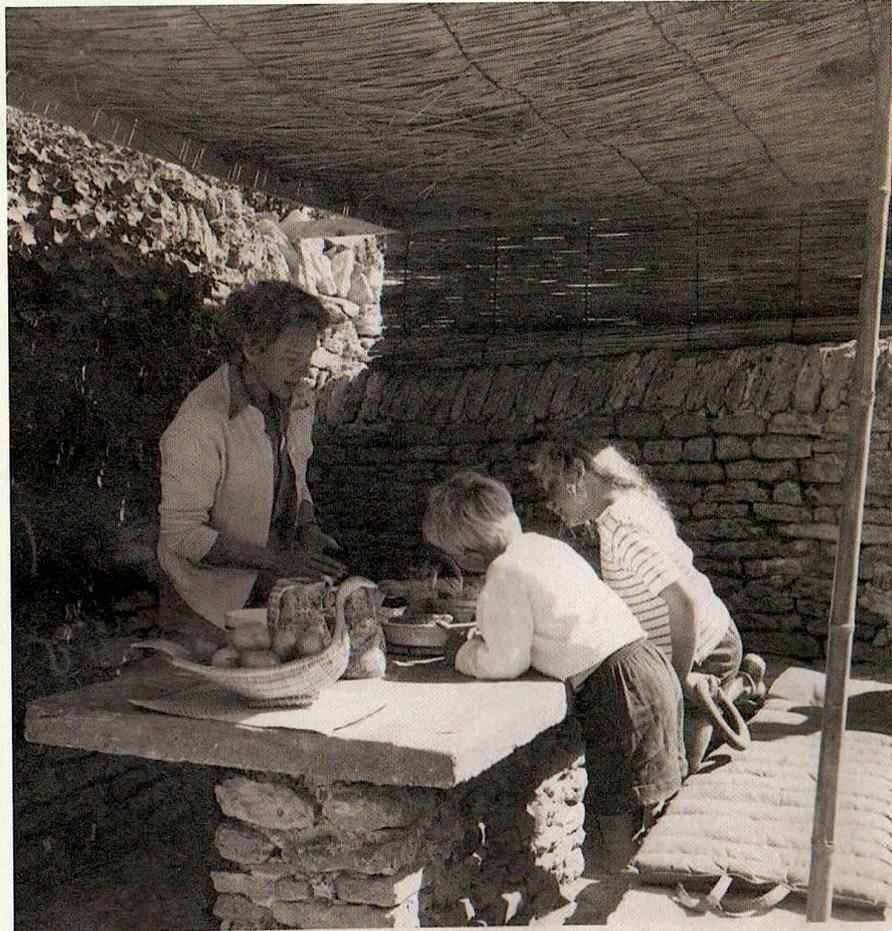


PHOTO DR

toute l'importance de la Convention de Genève sur les prisonniers de guerre, qui ne pouvaient être forcés à fabriquer des armes ! « Son action de révolte a été contestée par les répercussions qu'elle a engendrées, se remémore son fils, Pascal de Clarens. Dans l'un de ces camps, ma mère et ses codétenues travaillaient à l'aménagement d'une piste d'aviation dans la neige, sans chaussures. Les habitants du coin leur jetaient des cailloux... Pour elle, il était normal de résister, même dans un camp. »

Prise en charge par la Croix Rouge suédoise – elle pèse 33 kilos – c'est lors de sa convalescence qu'elle rencontre Henri de Clarens, dans le même état qu'elle, rescapé de Büchenwald et d'Auschwitz. Elle l'épouse en 1947. « Il lui aurait été impossible de se marier avec quelqu'un qui n'aurait pas connu les camps, poursuit son fils. C'était tellement inscrit dans leur chair qu'ils n'avaient pas besoin d'en parler. » Le silence du couple s'éternise. Longtemps. « Avant les années 1990, je savais peu de choses de ce qu'ils avaient vécu. »

Louis Carzou analyse un micro-événement familial qui provoque pourtant un basculement pour Jeannie : « Elle s'est accrochée à son silence jusqu'à une blague de Pascal. Alors qu'il était ado, au milieu des années 1960, en vacances sur l'île de Ré, il pousse sa mère à l'eau. Jeannie, précipitée dans l'Atlantique, est saisie par le froid qui déclenche une crise de panique. Elle manque de se noyer. Tout le monde se rend compte qu'il s'est passé quelque chose, mais quoi ? Jeannie essaye à partir de ce moment-là de raconter sa déportation dans des carnets. » Cela prendra encore 20 ans.

Devant les journalistes du *Washington Post* en 1998, Jeannie insiste : « L'héroïsme n'est pas une question de choix,

mais de réflexe. Cela relève du système nerveux central, pas du cerveau supérieur. » Comme en écho, son fils enfonce le clou : « Ma mère avait l'esprit de la résistance, mais pas de la revanche. » Considérée aujourd'hui comme l'une des plus importantes espionnes de la Deuxième Guerre mondiale, elle réintègre désormais sa place parmi les héroïnes de l'armée des ombres. ◀

#### Sources et repères biographiques

► +SUR  
[cotesdarmor.fr/mag187](https://cotesdarmor.fr/mag187)

\* La V2 – de l'allemand Vergeltungswaffe 2, « arme de représailles » – est un missile balistique développé par l'Allemagne nazie durant la Seconde Guerre mondiale et lancé à plusieurs milliers d'exemplaires en 1944 et 1945 contre les populations civiles, principalement au Royaume-Uni et en Belgique.



### Pourquoi cet oubli ?

Pour Pascal de Clarens, l'oubli du rôle de sa mère tient à ce que ses parents « se sont tenus à l'écart des honneurs au lendemain de la guerre, par exemple en refusant tous les deux la Légion d'honneur. Comme ma mère ne parlait jamais de cette période, personne ne pensait à elle. Elle n'était membre d'aucune association de résistants. À la fin de sa vie, mon père étant mort, je crois qu'être reconnue par la République comptait. »

Pour Louis Carzou, au sortir de la guerre, Jeannie coche toutes les mauvaises cases : « D'abord, c'est une femme et c'est une espionne. On ne connaît pas encore Le Bureau des légendes ; une espionne est une femme aux mœurs légères. À la question non dénuée de sous-entendus sexuels qu'on lui a parfois posée ("Jusqu'où êtes-vous allée pour obtenir du renseignement ?"), elle répondait par une boutade : "Jusqu'à Peenemünde." Elle est l'antithèse de Mata Hari ; elle n'a pas travaillé pour la Résistance, elle a travaillé pour les Anglais. Elle n'était donc ni gaulliste, ni communiste, les stars à la Libération. Les enjeux de pouvoir prennent le pas sur tout à ce moment-là ! »